

Atelier d'écriture du 30 novembre 2014

A partir du récit suivant inventer une suite ou un début....

.....

Le temps était gris, une bruine flottait dans l'air au gré du vent léger et intermittent. Dominique ne se souvenait pas d'un 11 novembre sous le soleil depuis qu'il était venu s'installer dans ce village de l'Aisne. A intervalles réguliers, il actionnait les essuie-glaces. Les visages gagnaient en netteté pendant un moment. Dominique y traquait quelque chose de particulier, un signe distinctif, une empreinte commune qui n'appartenait qu'à ces hommes vieilliss. La marque d'une confrérie immense au recrutement était, dont les rites furent les plus terribles qui puissent s'imaginer. Ils en étaient les derniers membres et, à ce titre, s'apprêtaient à commémorer la victoire que, mieux que quiconque, ils savaient avoir été un monstrueux carnage.....

Texte tiré de la nouvelle « rémanence » de « Limon », livre écrit par Didier Desbrugères (édition Gaïa)

Suzanne

Domi venait d'arriver sur la place, l'horloge de l'église marquait 10h50. Il faisait froid dehors, malgré le soleil qui éclairait un ciel bleu... étrange pour la saison... C'était.... Il y a combien d'années ?... il s'assit sur un banc près d'un petit square. Il alluma sa pipe...

Oui c'était fatiguant de calculer,

« Il avait eu 21 ans en 1912 et avait donc été appelé sous les drapeaux (il avait demandé à être incorporé dans la cavalerie)

En 1915, il se trouvait dans cette région à quelques kilomètres de St Quentin. Il avait dû avoir une permission, pour aller aux funérailles de sa mère, malade depuis plusieurs mois. Mais non, au dernier moment, permission refusée, pourquoi ?... il faisait partie des 2 ou 3 soldats qui s'étaient légèrement rebellés ?

Près du monuments aux morts, quelques jeunes préparent leur instrument...

Des vieux messieurs ont un drapeau à la main, ils attendent.

Oui, en 1916, il a failli frôlé la mort. Un bruit assourdissant, le cheval se cabra et fit un écart. Il se retrouva dans un trou énorme... créé par un éclat d'obus.

Il se souvient de son « réveil » à l'hôpital militaire... pas trop de mal mais des difficultés à respirer... « les gaz moutardes ! »

Quelques jours après, il s'aperçoit que certains sont complètement défigurés, que d'autres ont eu un bras ou une jambe coupée...

Des horreurs...

Lui... ça peut aller....

Militaire jusqu'en 1919. Il retrouva ses sœurs et ses vignerons orléanaises.

En 1920, il a épousé une femme de sa paroisse dont le père avait été sur le front dans la Somme. Il avait eu 4 enfants (heureusement un seul garçon qui n'a pas eu à faire la guerre suivante), des petits enfants. Mais il ne parlait pas beaucoup de ces années.

Il refusait les banquets des « anciens combattants ». Il parlait des gars de la Sarthe qui croyaient tout savoir. Il avait peut-être eu un sentiment d'infériorité. Pourquoi ???

ça y est, tout le monde est au garde à vous. Il s'approche doucement, pendant la sonnerie aux morts.

Thierry

De cette cérémonie, Dominique voulait tirer une philosophie du temps qui passe. La perception de la durée qui s'écoule, est-elle la même pour tous ? Surtout les souvenirs des heures cruelles passées dans les tranchées ou dans des trous d'obus se fondent en une seule masse compacte, ramassée d'où finalement ne vont émerger que quelques événements marquants comme la mort soudaine d'un camarade ou une blessure subie. Comment ceux qui n'ont pas vécu la guerre, peuvent-ils dès lors se l'imaginer alors même que les anciens combattants ne peuvent mettre en exergue que des morceaux choisis de leur mémoire, quand ils ne divergent pas dans le récit de tel ou tel fait d'armes.

Confortablement calé dans son fauteuil, Dominique médite ainsi tout en sirotant un vieux fond de scotch déniché dans son bar, ce flacon aussi avait sombré dans un relatif oubli. Il repassait dans sa tête les quelques paroles qu'il avait pu arracher à d'anciens poilus, il en ressortait que tout cela était bien loin, qu'il fallait tourner la page à présent. Ils avaient survécu à l'épreuve, c'était là le principal. Cependant, bien que Dominique n'ait pu glaner que quelques bribes de ce vécu effroyable, beaucoup de ces rescapés juraient que jamais ils n'oublieraient : « c'est comme si cela s'était passé hier »

Quel étrange paradoxe, « c'était hier », nous sommes aujourd'hui et pourtant il semble donc ne leur rester sauf exceptions notables, qu'un vaste et indéfini bloc d'une mémoire collective à partager entre eux.

Saoulé par le scotch, la fatigue et le poids de ce 11 novembre et sa volonté de tirer une leçon de sa réflexion, Dominique s'assoupit et une profusion d'images embrassa son esprit.

On eut dit un cinéma intérieur où un film passait en accéléré, suites de batailles, pluies de schrapnels, cris de souffrance assourdis par le vacarme du dialogue terrifiant des armes.

Quand brutalement le film s'arrête sur un générique de fin ponctué par le défilé victorieux et morbide des noms gravés sur le monument aux morts. Dominique va se lever de son fauteuil, autour de lui sont assis les squelettes de ces morts pour la France. Leur mâchoire claque dans un silence de glace, elle arbore un sourire étoilé mais point de mots ne sont prononcés. Les morts ont la mémoire muette, mais intacte et éternelle. Le temps n'existe plus pour eux, les jeunes soldats morts pour la patrie sont jeunes à jamais. Les jeunes soldats rescapés, eux sont les victimes vieillissantes du devoir de mémoire.

Un bruit net ramène Dominique à la surface de la réalité, son verre de scotch est éclaté sur le parquet, un fond de scotch s'échappe et coule entre des lames du parquet, comme se perd dans les méandres de la pensée de Dominique le fil de son rêve.